

**LE ROMAN
DU JOUR.
SECONDE PARTIE.**



*LE ROMAN
DU JOUR,
POUR SERVIR
A L'HISTOIRE
DU SIECLE.
SECONDE PARTIE.*



A LONDRES.

M. DCC. LIV.

LE ROMAN
DU JOUR
POUSSINIA
ANISTOIRE
DU SIECLE
SECO
PLATITE.



A LONDRE.

M. DCC. LVI.



LE ROMAN
DU JOUR,
POUR SERVIR
A L'HISTOIRE
DU SIECLE.

SECONDE PARTIE.



ADAME de Mircourt était auprès de lui. Je lus sur son visage tout ce que j'avais à craindre. Je me jettai aux genoux de mon pere sans pouvoir articuler une parole, & fondant en

Il. Partie.

A

2 LE ROMAN

larmes : il me releva d'un air atten-
dri. Le Ciel m'accorde le plaisir de
vous revoir encore , me dit-il ; &
de tous ses biensfaits , ce n'est pas
celui auquel je suis le moins sensi-
ble. Vous me perdrez , il est vrai ,
mon fils , dans le moment où je
vous serai le plus nécessaire ; mais
avant de mourir , j'aurai la con-
solation de vous donner les con-
seils d'un ami , dictés par la ten-
dresse d'un pere. Une faiblesse ,
qui le prit , l'empêcha de pour-
suivre : on craignit qu'elle ne fût
une suite de l'émotion qu'il avait
ressentie en me voyant. On m'en-
traînna dans une autre chambre , où
ma mere vint quelque tems après
me rejoindre , pour s'abandonner ,
sans contrainte , à tout l'excès de

sa douleur. Nous confondîmes nos pleurs : elle m'avoua que la maladie de mon pere était sans esperance. Tous nos parens, instruits de son retour, vinrent sçavoir de ses nouvelles : il ne voyait personne, & ma mere n'était guères plus en état de recevoir ; mais il est des visites auxquelles on ne peut se refuser.

Madame de Mircourt passa le reste du jour à soutenir ces questions importunes & ces tristes complimens, qui ne font qu'aigrir les chagrins véritables. Le Pere de M***, ce même Jésuite, ami du Comte de T***, était son Confesseur ; elle l'avait envoyé chercher en arrivant : il vint le soir, & ne sortit plus de la maison. Dès qu'elle

le vit, elle courut à lui ; ils s'enfermerent ensemble jusqu'à ce qu'elle rentrât dans l'appartement de mon pere , où elle passait les nuits. Je demandai envain la grace d'y rester comme elle : il fallut obéir ; je fus condamné à tenir compagnie au Directeur pendant son souper , après lequel il se retira dans la chambre qu'on lui avait préparée ; & je m'en allai dans la mienne , le cœur serré de la plus vive douleur.

Je cherchai inutilement le secours du sommeil ; l'image de mon pere expirant , se présentait sans cesse à mon esprit. Dès qu'il fut jour , je courus à sa porte ; mais tout était tranquille dans son appartement ; & je craignis , si j'y pénétrais , d'interrompre son re-

pos. J'attendais qu'il sortit quelqu'un, avec une impatience mêlée de terreur. Lorsque j'apperçus tout à coup ma mere , la joye peinte sur le front : ah ! mon fils , me dit-elle , en me serrant dans ses bras , jouissez de mon bonheur , je vous le dois : votre pere est sauvé. La révolution que votre vûe lui causa hier à son arrivée , a produit une crise violente ; & cette crise , qui nous a tant allarmé , rétablit le calme dans notre esprit : il est hors de danger ; je vous en ai l'obligation. Ah ! mon fils , vous me deviendrez plus cher encore , s'il est possible. Allez le voir , allez vous convaincre par vous-même d'un changement presque miraculeux.

J'entrai chez mon pere avec pré-

Cipitation ; je le trouvai effectivement beaucoup mieux quela veille ; je me mis à genoux au chevet de son lit , j'arrofai ses mains de mes larmes ; & quelques mots entre-coupés furent les seules expressions de ma joye. Il en fut touché ; mais reprenant bien-tôt sa tranquillité ordinaire : Mon fils , me dit-il , j'aime à lire dans votre ame la tendresse que vous avez pour un pere qui vous chérir , & qui ne desirait de vivre , que pour vous voir placé convenablement ; mais il ne faut pas vous flater , mon fils , ce retour apparent de ma santé ne sera pas de longue durée ; la maladie dont je suis attaqué ne pardonne point. Je sens que c'est le dernier effort de la nature qui résiste à sa

destruction, comme un flambeau, prêt à s'éteindre, jette une flamme très-vive, qui ne fert qu'à précipiter sa fin. Cessez de vous affliger, continua-t'il d'un ton ferme, en voyant redoubler mes pleurs. Les momens me sont chers : je veux profiter de ceux qui me restent & de l'absence de votre mère, pour avoir avec vous un entretien important. Demain, peut-être, je n'aurai plus la liberté d'esprit qu'il me faut pour vous parler.

Je vous défends par toute l'autorité que j'ai sur vous, d'apprendre à Madame de Mircourt l'état où je me trouve ; elle ne sera que trop-tôt déabusée. Asseyez-vous, écoutez-moi.

Vous avez atteint, mon fils,

continua-t'il, l'âge auquel on doit avoir choisi l'état que l'on veut embrasser. Cependant je meurs sans avoir la satisfaction de vous voir décidé. Je me prêtai à ce que vous désirâtes de moi, lorsque vous me demandâtes du tems pour examiner des deux partis que vous aviez à prendre, celui auquel vous vous croiriez le plus propre. Cette prudence nous parut au-dessus de votre âge ; mais trop lent à vous résoudre, elle dégénere en irrésolution. On applaudit à quelqu'un dont l'esprit délibéré avant de se déterminer ; mais il s'en faut bien qu'on approuve celui dont le caractère est d'hésiter toujours.

Les deux ans que nous vous accordâmes, sont écoulés & au-

de-là : je ne vois point encore le fruit de vos réflexions & de votre experience. Plus occupé , peut-être , de vos plaisirs que de l'étude de vous-même , & des connoissances qu'il vous fallait acquérir pour éclairer votre choix , ce tems est perdu pour vous. Songez du moins , mon fils , que vous devez en réparer la perte , que l'on n'a droit à l'estime des honêtes gens , qu'autant que l'on se rend utile à la Société ; que nous naissions pour elle ; que tous les hommes ont un intérêt égal à cette commune dépendance qui les lie les uns aux autres ; que c'est-là le principe des mœurs , de la tranquillité publique & de la sûreté particulière ; que lorsqu'un Citoyen qui peut servir sa Patrie

en néglige les moyens , il n'en doit rien exiger , & ne mérite que le mépris ; que ce mépris est le plus grand des malheurs , comme l'estime générale est le bien le plus précieux.

Quelqu'état que vous embrassiez , craignez , mon fils , & l'orgueil & la tyrannie des passions. L'orgueil n'est qu'un masque qui défigure , & ne déguise pas. L'envie de ceux qu'il blesse , l'arrache tôt ou tard sans ménagement. Le délire des passions est le sommeil de la vertu : heureux encore , si la honte ou le remords l'éveillent ! & son réveil même est accablant.

Si vos emplois vous menent à la Cour , soyez-y sans partialité , & s'il se peut sans intrigue. Ne tentez point de pénétrer les secrets

qu'on y cache , ni les démarches qu'on y voile : évitez-même d'en être dépositaire : on vous recherchera peut- être moins ; mais on vous considerera davantage. Rendez tous les bons offices possibles aux honêtes gens que la timidité , le peu d'usage de la Cour & la difficulté d'y trouver des amis , empêchent d'y représenter leurs droits ou leurs services ; mais ne protégez personne. La protection révolte celui-même qui en profite , allume la jalousie des spectateurs lorsqu'elle réussit , & s'attire au moins des Epigrammes lorsqu'elle échoue.

Voyez tout le monde , & ne vivez qu'avec vous-même. Gardez - vous également d'y vouloir

plaire par l'indiscrétion ou la causticité. L'indiscrétion prouve la faiblesse de l'ame ; & ce qui peut arriver de mieux , c'est qu'il n'en résulte aucun mal. La causticité suppose la corruption du cœur , bien plus que le brillant de l'esprit. D'ailleurs , un seul bon mot échappé imprudemment , suffirait pour qu'on vous attribuât toutes les histoires , toutes les satyres , toutes les horreurs que d'autres hazarderoient.

Songez , mon fils , que dans tous les états & dans toutes les circonstances , la probité la plus exacte doit être votre suprême loi & la règle sévere de toutes vos actions. Il n'en est point d'indifférentes , ou pour soi-même , ou pour les au-

tres. La probité ne consiste pas seulement à fuir les grands crimes, elle prescrit encore les grandes vertus ; & les atteintes que lui donne le relâchement des mœurs, pour être légères ou secrètes, n'en sont pas plus permises.

N'Imaginez pas que le Courtisan le plus dissimulé, soit le plus habile. La dissimulation est une perfidie ou une sottise. La meilleure politique est celle de n'en point avoir. La simple droiture déconcerte les ruses les mieux préparées, ou si, par hazard, on devient leur victime, elle en console.

J'approuve sans doute l'émulation qui porte à vouloir être le premier de son état. Je vous y invite même, quand vous aurez choi-

si le vôtre ; mais que tous les pas
que vous ferez pour y parvenir ,
soient mesurés sur vos devoirs , &
ne vous menent à la supériorité
du rang , que par la supériorité du
mérite

Il allait continuer , lorsque ma
mere entra suivie du Pere de M***
& des Médecins. Ces Messieurs tâ-
terent le poulx du Malade , le trou-
verent *excellent* , & assurerent qu'il
était *bors d'affaire* ; mais que la
convalescence serait longue , & au-
rait besoin d'être dirigée avec mé-
nagement. Mon pere me regarda
& sourit ; un Valet-de-Chambre
Chirurgien qui le veillait , oſa n'ê-
tre pas de leur avis : ils hausserent
les épaules , & ne daignerent pas
lui répondre. Ils prirent place , par-

lerent des nouvelles du jour , donnerent des projets de Campagne , remarquerent les fautes des Généraux , critiquerent les Ministres , discuterent un nouveau système de Finance , en gens qui s'y connoissoient , s'informèrent de la santé de mon frere , qu'une incommodité , suite des fatigues de la Guerre , retenait au lit depuis assez long- tems à B..... où son Régiment était placé en seconde ligne , Ville de laquelle on lui avait donné le Commandement jusqu'à ce qu'il fût rétabli. Enfin , après avoir parlé des Mariages nouveaux , des Maisons à vendre , & des Filles de l'Opéra , ces Messieurs signèrent gravement une ordonnance , & s'en allerent.

L'état de mon pere soutint encore quelques jours notre esperance , lui seul s'appercevait du progrès secret de sa maladie. Il se donna tout entier à l'arrangement de ses affaires ; & la suite nous prouva que ses conjectures n'étoient que trop bien fondées. Nous le perdîmes ; & le chagrin que me causa sa mort , fit sur moi une impression si forte , que je tombai malade très-dangereusement.

Ma mere parut oublier sa douleur pour ne s'occuper près de moi que des plus tendres soins. Je lui dûs le jour pour la seconde fois. Dès que je fus hors d'affaire , rendue à elle-même , elle se rendit bien-tôt à toute son affliction , ainsi qu'à ses exercices de piété.

Cependant

Cependant il me restait une fièvre lente qu'aucun remede ne pouvait déraciner , & qui me retenait chez moi. Je voyais plus rarement Madame de Mircourt. La maladie de mon pere avait achevé de me faire négliger mes connoissances , & depuis sa mort il ne m'était pas seulement tombé dans l'esprit , ni de les rechercher , ni d'en former de nouvelles. Le plaisir seul assemble & soutient la plûpart des sociétés ; & il s'en fallait bien que je fusse disposé à m'y livrer. Dans la situation où était mon ame , tout ce qui le promet m'eût été à charge. Je me trouvai donc réduit à la conversation du Pere de M***, qui venait quelquefois dans ma chambre en sortant de celle de ma mere,

ou à mes propres réflexions. La solitude, la tristesse & le désœuvre-
ment, me rendirent le goût de la
lecture que j'avais perdu. L'étude
historique de la Religion me pa-
rut une occupation digne de mes
loisirs : j'allai même jusqu'à me per-
suader qu'elle était nécessaire, &
que lorsqu'on suivait une opinion,
il fallait au moins sçavoir pourquoi
on l'avoit adoptée.

Ma mere fut transportée de joie
lorsque je lui fis part de mon pro-
jet. Elle n'avait point perdu de
vûe celui de me faire embrasser l'é-
tat Ecclésiaistique ; elle crut que
le genre d'application que j'allais
prendre ne manquerait pas de m'y
déterminer ; & son zèle me pla-
çait déjà dans le Martyrologue.

Le Pere de M*** ne pensa pas tout-à-fait de même ; il s'y opposa tant qu'il put ; mais décentement n'osant pas avouer ses véritables motifs , il employa tous les détours possibles pour me dissuader d'un travail si vaste & si profond , ce fut inutilement. Ma mere me donna la clef de sa Bibliothèque , & força même le Pere de M*** à me procurer les livres qui pouvoient n'être pas dans sa collection d'Ouvrages Théologiques , Ascétiques , Historiques , &c.

J'employai un tems considérable à lire & à réfléchir avec toute l'attention dont j'étais capable. J'essayai plus d'une fois de communiquer mes remarques au Pere de M*** ; mais quelques phrases

qui m'échapperent, lui firent con-
naître l'impression que mes lectures
faisaient sur moi. Il me crut déjà
trop instruit pour qu'il conservât
ses avantages dans la dispute que
je voulais engager ; & depuis ce
moment je ne dévois plus que
chez Madame de Mircourt ; à peine
passait-il quelques minutes dans
mon appartement, lorsque les
égrards qu'on se doit exigeaient
qu'il y rentrât. Je m'aperçus qu'il me fuyait,
& je cessai de le poursuivre. Je l'ai-
mais assez. On ne peut lui refuser
de l'esprit, & surtout celui de sa
Société ; c'est-à-dire, cet esprit in-
finuant, qui pénètre les cœurs :
moyens infaillible de s'en emparer
qu'elle ne néglige pas. Si-tôt que

la confiance en a révélé les secrets, & que la faiblesse en a dévoilé des ressorts, elle faisait habilement servir des uns pour faire mouvoir les autres. C'est ainsi que les Jésuites sont parvenus à ce pouvoir immense dont ils jouissent, & duquel il serait aussi dangereux d'entreprendre de les déposséder, que difficile d'y réussir. Si l'excellente politique établie perdue dans le monde, on ferait sûrs de la retrouver dans la première maison de Jésuites où l'on entrerait. Ils paraissent sans prétentions, parlent rarement d'eux, & beaucoup des autres. Ils connaissent les usages, & s'y soumettent suivant qu'il convient à leur état. Presque toujours aimables, doux, obli-

geans, spirituels, persuasifs, un des points de leur plan général est de se faire des dévots de toute espèce ; ils y réussissent d'autant mieux, qu'ils n'ont de Monachal que l'habit & l'ambition ; mais rien de cet intérêt sordide si ordinaire dans les gens d'Eglise.

Le Père de M*** n'était cependant pas un des aigles de la Société. À quelques bagatelles près qu'on lui avait reprochées autrefois, & qui l'avaient fait transférer du Collège au Noviciat, on le regardait comme un assez honête homme, & assez amusant dans la conversation.

Je le regrettai ; ma mère lui fit même des reproches de me négliger : il se défendit adroitement ;

mais soit qu'il craignît que ce ne fût une finesse de ma part , soit qu'il se craignît lui-même , je n'y gagnai rien. Une aventure assez extraordinaire me le ramena.

Je cherchais un jour à démêler dans mon esprit pourquoi les préjugés de l'éducation avaient la force d'étouffer , ou du moins d'obscurcir les lumières de la raison dans presque tous les hommes. La mienne , en m'éclairant sur la nécessité de l'existence d'un Dieu , & sur les attributs de la Divinité , m'éclairerait aussi sur quantité d'abus & de pratiques qui la dégradent sous prétexte de l'honorer. Je rêvais profondément , lorsque tout-à-coup je vis à côté de moi un homme que je ne connoissais pas.

La surprise me rendit muet & immobile. Cet homme sans paraître y faire attention, me salua & me parla le premier. Vous me paraîsez occupé, me dit-il sérieusement, sans s'annoncer davantage. Peut-on vous demander, continua-t'il gravement, le sujet de votre rêverie? Votre question, lui dis-je, me paraît aussi singulière que votre entrée ici. Mon entrée, je l'avoue, peut vous paraître bizarre, repliqua-t'il; vous la trouverez peut-être encore plus extraordinaire, quand vous saurez le motif de ma visite; mais voyons d'abord ce qui vous faisait rêver si profondément. Je cherchais, lui répondis-je, à concilier deux choses qui ne s'arrangent guères dans

mon esprit , & qui peut-être dans le fait ne s'accordent pas trop entre elles. J'essayais , continuai-je , à mettre d'accord la Religion raisonnée avec la révélée ... Vous allez me répondre que c'est chercher la pierre philosophale . . .

Alte-là , Monsieur , interrompit-il vivement. Est-ce qu'à l'exemple du vulgaire ignorant vous regarderiez cette science sublime comme une chimere ? Non , Monsieur , lui répondis-je ; je crois que la découverte de la pierre philosophale est dans le cercle des événemens possibles ; mais je crois aussi qu'elle n'a point été faite , qu'elle ne se fera jamais ; & que si l'impossibilité n'est pas absolument physique , elle est totalement mo-

rale. Il y a plus ; quand même le hazard des combinaisons aurait opéré le grand œuvre une fois , je crois que cette combinaison ne se retrouverait plus. Mais êtes-vous bien persuadé de ce que vous me dites , repliqua-t'il ? On ne peut pas davantage , ajoutai-je ; l'expérience a depuis long-tems confirmé un sentiment si raisonnables. Hé bien , reprit-il , je puis moi vous convaincre du contraire. Quoi , Monsieur , m'écriai-je , seriez - vous un Adepte ? Lorsque vous me connaîtrez mieux , continua-t'il d'un ton de dignité , vous ne me confondrez plus avec ces gens , qui , sous le manteau de la Philosophie , font autant de dupes des ignorans qu'ils séduisent ,

ou avec ces Maniaques , dont la Philosophie n'existe que dans le dérangement de leur cerveau. Il en est tant de l'une & l'autre espece , que les vrais Philosophes , d'ailleurs peu disposés à se produire , auraient de la peine à désabuser la multitude. J'excuse votre erreur , continua-t'il ; mais si vous desirez la preuve de ce que j'avance , suivez-moi : tout ce que j'exige , est que vous rendiez hommage à la vérité : la certitude de celle que je vous propose , ne sera pas même le seul fruit de votre recherche.

J'avoue , Monsieur , lui répondis-je , que vous piquez ma curiosité ; & si je n'étais pas incommodé , je ne balancerais pas un moment ;

mais une fievre , qu'aucuns remedes n'ont pû guérir , me retient chez moi depuis un an.

— Je le fçais , interrompit-il ; & c'est ce qui m'amene ici. J'ai entendu parler de votre maladie ; je n'ignore pas qu'elle a inutilement épuisé tout l'art des Médecins. Monsieur votre pere me rendit autrefois un service essentiel ; mon absence me l'a fait perdre de vûe ; mais non pas la reconnaissance que je lui dois. N'ayant pû la lui marquer à lui-même , je crois ne pouvoir mieux m'acquiter aujourd'hui , qu'en vous rendant la santé. Le remede que je vous offre est prompt , sûr & facile ; mais avant de vous le donner , je veux mériter votre confiance : ne craignez rien , partons.

Je ne scavais trop que penser
sur le compte de cet homme que je
ne connaissais pas. Il me parut d'a-
bord imprudent de le suivre & de
m'en rapporter à lui pour l'essai de
son remede ; cependant après avoir
réfléchi un moment, je me déter-
minai, & nous sortîmes ensemble.

Nous arrivâmes à la porte d'une
maison , dont l'apparence indi-
quait assez bien la demeure d'un
Philosophe. Après avoir traversé
quelques pieces meublées assez ho-
nêtement , mais simplement , il me
fit entrer dans un cabinet , où je
ne vis qu'un fourneau , plusieurs
creusets , & ça & là quelques mor-
ceaux de différens métaux. Voilà
mes trésors , me dit-il en souriant ;
dans l'état où ils sont , ils ne peu-

vent ni tenter ni éblouir ; cependant avec ce que vous voyez ici, je puis, quand je voudrai, rendre ma fortune digne de l'envie d'un Souverain. C'est ce qu'il faut vous prouver. Les faits vous convaincront mieux que tout ce que je pourrais vous dire ; & pour ne vous laisser aucun soupçon de supercherie, examinez bien les creusets, cassez-en ce qu'il vous plaira, choisissez vous-même celui que vous voulez employer, prenez une portion du métal que vous desirerez convertir en or, mettez-le dans le creuset, je ne veux que conduire l'opération.

J'examinai les creusets ; j'en cassai plusieurs sans y rien trouver de suspect. J'en choisis un, je coupai

moi-même différens morceaux de plomb que je considerai attentivement ; je pesai le plomb & le creuset ; & après toutes ces précautions, je mis le tout dans le fourneau. Pendant ce tems-là mon Philosophe resta à la fenêtre ; & sans se retourner , il me dit de l'avertir lorsque le métal serait en fusion , ce que je fis. Tenez , me dit-il , en me donnant une dose d'une poudre rougeâtre , jetez cela vous-même dans le creuset , & remuez. Lorsque la poudre fut dissoute & incorporée de maniere à ne plus paraître : c'est assez , me dit-il , retirez le creuset , & versez le métal dans la lingotiere : j'obéis. Allez maintenant , ajouta-t'il , chez l'Orfèvre qu'il vous plaira , je vous at-

tendrai ici. J'allai chez quatre différens ; tous me dirent que c'était de l'or très-pur , & me demanderent si je ne pourrais pas leur en faire avoir de pareil.

J'avais regardé tout ce qui s'était passé jusqu'à ce moment comme une folie ; & je m'y étais prêté plutôt pour confondre mon préteud Philosophe , que dans l'esperance de voir la transmutation promise. Je croyais qu'il ne m'avait envoyé seul que pour s'échapper dans l'intervalle , & se dérober à sa honte ; mais lorsque les Esfayeurs m'eurent assuré du fait & m'eurent offert vingt louis environ du lingot , les bras me tomberent ; je n'bfais en croire mes yeux & je me demandais à moi-même si j'étais bien éveillé ?

Je

Je retournaï vite chez mon Philosophe : il m'attendait. Eh bien , me dit-il , êtes-vous convaincu ? Oui , Monsieur , lui dis-je , voilà votre lingot ; il est vraiment d'or. Je vous avoue que je ne l'aurais jamais cru , & qu'avec de semblables preuves entre les mains , je doute encore si tout ceci n'est point un songe : je vous le rends. Non , Monsieur , interrompit - il , vous voyez que je n'en ai pas besoin ; gardez-le comme un témoignage autentique d'une vérité à laquelle je pense que vous ne pourrez plus vous refuser ; mais pour vous donner là-dessus toute satisfaction , & vous ôter l'inquiétude qu'on ne vous croye point , lorsque vous direz ce que vous avez vu , voilà de

quoi ramener les plus incrédules, ajouta-t'il, en me présentant une petite boëte. Cette dose de la même poudre, dont vous vous êtes servi, fera quatre fois autant d'or que vous en avez.

Je le regardais, & demeurais interdit : cependant je le remerciai le mieux que je pus : mon embarras semblait l'amuser. Je crois, dit-il, avoir acquis maintenant quelques droits sur votre confiance. Je vais non-seulement vous guérir, mais vous rendre vos forces, comme si vous n'aviez jamais été malade. Là-dessus il me fit boire une liqueur jaunâtre. Le goût m'en était absolument inconnu ; & je la trouvai fort agréable.

A peine en eus-je pris que je me

sentis, pour ainsi dire, refaire. Je ne savais comment lui marquer ma reconnaissance, dont l'excès, joint à celui de mon étonnement & de mon admiration, me réduisit presqu'au silence.

La reconnaissance qui éclate facilement, n'est pas toujours aussi vraie que celle qui se fait faute d'expressions. L'une dilate quelquefois moins le cœur qu'elle n'y développe le desir orgueilleux de s'accuser promptement du bienfait : l'autre occupe l'ame à le sentir, plutôt qu'à étaler le langage du sentiment. Dans la première, c'est l'art qui paye le naturel ; & l'art est toujours avare ou pauvre. La mienne plut à mon Philosophe. Je ne sais, me dit-il ; mais à mesure que j'étu-

die votre ame , vous m'intéressez davantage. Je ne voulais d'abord que m'acquitter du service que m'a rendu votre pere ; & je desire à présent de vous obliger vous-même assez essentiellement , pour mériter le titre de votre ami. Je fçais déjà une partie de votre situation :achevez , je vous prie , de m'en instruire.

Cela ne sera pas long , lui répondis-je ; vous connaissez ma naissance. Oui : passons , interrompit-il ; la naissance est une belle chimere qu'il faut soutenir & même encenser avec le général , où elle joue un rôle ; mais qu'il faut apprécier à sa juste valeur , lorsqu'on veut s'apprécier soi - même. C'est la ressource des gens médi-

cres, le premier bien des fors & le superflu des gens de mérite.

Ma fortune est bornée, repris-je ; la fortune, interrompit-il encore, est la chose du monde la plus arbitraire. On admet une sorte de nécessaire à chaque état, & la vanité le calcule. Il n'est qu'un nécessaire pour le Philosophe dans tous les états ; c'est celui qui suffit à ses besoins véritables. Ceux qui ne sçavent point penser, sont pauvres de ce qu'ils n'ont pas, ou de ce qu'ils n'ont plus. L'homme qui pense est riche de tout ce qu'il peut donner aux besoins des autres. L'insensé veut assujettir la fortune à ses idées, & meurt sans y être parvenu : le Sage assujettit les siennes à sa fortune, & réussit

presque toujours ; mais y enqns à l'essentiel. Quel parti comprez-vous prendre ? Voilà précisément la question la plus embarrassante , répondit je . J'ai voulu connaître le monde & moi-même ayant de m'endéider ; mes parents y ont consenti ; ah m'est arrivé ce qui arrive aux jeunes gens . L'affrait du plaisir m'a fait perdre de vue l'objet que je m'étais proposé . Le spectacle d'un père cheri expirant , ses volontés , ses conseils m'ont rappelé à la raison ; mais trop touché de sa mort , je n'ai pu m'empêcher encore que de ma douleur . Votre sensibilité est trop louable , continua mon Philosophe , pour qu'elle ne vous excuse pas ;

cependant vous ne seriez pas à l'abri des reproches, si vous ne donnez que des pleurs à sa mémoire : il faut aussi songer à ce que vous lui devez, à ce que vous vous devez à vous-même, & à ce que vous devez à la Société. La douleur engourdit l'ame en la tenant dans une sorte d'inaction, & devient pour elle un poison d'autant plus dangereux, qu'elle s'en appaudit & jouit avec complaisance de l'ombre d'une vertu, qu'il est si facile de prendre pour la vertu même. La douleur est un effort du sentiment, qui maîtrise la raison tant qu'il ne faurait écouter; mais elle doit à son tour se ressaisir de ses droits. Le plus grand remède contre des malheurs de cette

espece, est qu'il n'y en ait point.
Le tems de prendre un parti n'est
point encore passé; cependant il
ne vous reste que celui de vous dé-
cider.

Je vais, lui répondis-je, vous
ouvrir mon cœur avec confiance.
Vos bontés m'y engagent, & vo-
tre sagesse m'y détermine. Daignez
me conduire, je me livre à vos
conseils.

— Je suis libre de choisir entre l'E-
glise & le Militaire; mais ma fa-
mille désire que j'embrasse l'état
Ecclésastique par des raisons par-
ticulières; cet état me déplaît &
m'a toujours déplu. J'ai cherché
dans l'Histoire, ainsi que dans le
monde, à suivre, à pénétrer la con-
duite de ceux qui s'y sont dévoués,

& j'y trouve moins d'objets d'éification que d'objets d'horreur. Le scandale, l'avarice, l'orgueil, l'ambition ont occupé tour à tour, & souvent tous ensemble, le Siège Pontifical même. Le brigandage, la profanation, le sacrilége ont de tout tems infesté tous les Ordres de l'Eglise. Envain les Empereurs s'efforcerent-ils d'arrêter les débordemens affreux de leurs siècles ; la perversité prévalut, & fit taire les Loix. Envain Valentinien & Valens (1) tirerent les Moines de leurs Cloîtres devenus alors l'asyle du crime, ils ne purent en arrêter le

(1) Voyez le Code Theodosien, livre 12, titre premier. Alciat, sur le livre 10. du Code Justinien.

cours (1). Alaric, Attila, Genseric, Totila, Odoacre, instruments de la Justice divine, vinrent enfin venger l'Etre suprême des profanations de son culte.

Telle fut autrefois la destinée de l'Eglise, qui renaissant ensuite de ses cendres, reprit un nouvel ascendant ; mais sur des hommes grossiers, encore plongés dans l'ignorance & la barbarie. Ses Ministres ne tarderent pas à vouloir assurer leurs prétentions ; ils se firent des titres (2), & ces titres de-

(1) Voyez Jornandes, Paul Diacre, Procope, Saint Augustin, de la Cité de Dieu, livre 1. chap. 1. Prosper, dans sa Chronique, &c.

(2) Voyez Alciat, livre 5. chapitre 23.... ainsi que Cujas, Jean Sleidan, livre 2. des quatre grands Empires.

vinrent des droits. Ils eurent le crédit de faire proscire tout ce qui tenta de s'opposer à leurs injustices & à leurs violences : cependant malgré l'autorité qu'ils avaient usurpée sur des peuples trop barbares pour n'être pas crédules , leur ambition déchirait souvent le voile sacré dont leur politique se couvrait. Le Saint-Esprit , qu'ils faisaient parler à leur gré , ordonnait en Orient ce qu'il défendait à Rome. Un Concile détruisait ce qu'un autre Concile venait de décider ; & le Pape annulait par puissance , ce que le Saint-Esprit avait dicté à Toledé ou à Orléans.

Les Schismes commencerent à déchirer l'Eglise. (Je ne parle pas du grand Schisme de l'Eglise d'O-

rient & de celle d'Occident. Les prétentions de l'une & de l'autre , peut-être également injustes , font encore un problème pour toute la terre.) L'avidité des Chefs sema entr'eux des divisions scandaleuses. Les Empereurs en profitèrent , & disposèrent à leur tour d'une puissance qui les avait si long-tems subjugués. Charlemagne se fit du droit de nommer au Pontificat (1) ; mais ses faibles Successeurs ne purent ou n'osèrent le conserver. L'arriere-petit-fils du grand Othon (2) se soumit bassement à

(1) Sigebert , distin&t. cap. 36. Guagrin , livre 4. de ses Annales.

(2) Voyez Schafnah & Bertholde de Constance , & le Cardinal Benno , sur Grégoire VII.

un Pontife impérieux. Le mépris des Princes d'Italie , celui des Sujets mêmes , réveillerent l'orgueil du Monarque : il assiégea Rome , & rendit à Grégoire toutes les humiliations qu'il en avoit reçu. Alors les Empereurs purent redevenir les Maîtres ; mais que peut une colere passagere sans vûes ? Le chêne eût été déraciné par l'orage , le roseau ne fit que plier. La politique adroite du Pontife rompit son effort en y cédant , & se maintint sans rien perdre.

La Colere céleste donna sans doute dans la suite à l'Eglise , les Boniface VIII. (1) , les Alexan-

(1) Voyez Aeneas Sylvius dans son Histoire de Bohême , chap. 18. Æmilius , livre 7. Gaguin , livre. 7. chap. 5. Mutius , livre 12.

dre VI. & en violant toutes les Loix de la décence & de l'équité, ils se firent gloire des excès les plus monstrueux. Philippe le Bel réprimma tant de désordres, du moins pour quelque tems. Le Siège Pontifical fut transporté à Avignon.

A peine soixante & douze ans s'étaient écoulés tranquillement, que les Schismes recommencèrent & les crimes avec eux. Deux Pontifes à la fois, l'un exalté à Rome, l'autre à Avignon, firent renaître les orages ; leur mort même ne les termina pas. Trois autres parurent sur les rangs ; & ces dissensions affreuses durerent jusqu'à ce que le Concile de Constance, en les excluant tous trois, fit pencher la

balance en faveur d'un quatrième (1).

Comment ne pas frémir en voïant des Ministres assez peu persuadés des principes sur lesquels ils nous jugent, pour se jouer ainsi de la Religion & de la crédulité des peuples ? Je respecte trop l'Etre suprême, pour me résoudre à le braver jusqu'au pied des Autels. J'avoue que je ne me sens pas les dispositions nécessaires pour y gémir d'être né avec les mêmes organes que les autres hommes, & le prier de me pardonner de ce qu'il m'a fait ainsi.

Je n'entrerai pas avec vous , me

(1) Voyez le Catalogue des Témoins de la Vérité, mis au jour par Mathieu Flaccius.

répondit mon Philosophe , dans une discussion suivie. Les écarts scandaleux de quelques Ministres de l'Eglise , n'ôtent rien à la fainté d'un état qu'ils profanent ; mais pour l'embrasser il faut une vocation marquée ; & cette vocation est une grace particulière du Ciel qu'il n'accorde pas toujours. Je ne vous prefserai point à cet égard ; il est délicat de donner des conseils sur quelque chose que ce soit. Les conseils sont des remedes dont les doses & les préparations ne sont point indifférentes ; il faut bien connaître les tempéramens pour les hazarder.. Chacun doit commencer par être son propre Médecin. Souvenez - vous seulement que notre bonheur dépend de

de bien choisir l'état auquel nous nous destinons ; & quand il est choisi, d'en remplir exactement les devoirs. Adieu ; aimez la vérité ; soyez-lui toujours fidèle, Dieu fera le reste.

N'aurai-je pas, lui dis-je, Monsieur, la satisfaction de scavoir à qui j'ai tant d'obligations ? En respectant vos vertus, en admirant vos connaissances, ferai-je condamné à ignorer jusqu'au moment & jusqu'aux moyens de vous revoir ? Il n'est pas tems encore de vous en instruire, me repondit-il ; j'ignore moi-même quand je vous reverrai ; mais soyez sûr que je m'intéresserai toujours à ce qui vous regarde, & que je vous en donnerai des preuves. Vous en scaurez

un jour davantage : c'est tout ce qu'apr  sent je puis vous dire : l脿-dessus nous nous séparâmes.

Je rentrai chez moi : je demandai Madame de Mircourt ; mais elle avait été incommod  e l'après-midi, & s'était retir  e de bonne heure. Je montai dans ma chambre. Ce qui venait de se passer sous mes yeux, & ce que j'avais entendu, s'offrait sans cesse    mon imagination. Peut-être , me disais-je, cette liqueur salutaire n'est autre chose qu'un philtre dont l'effet se dissipera pendant le sommeil ; mais, m'objectais-je aussi-tôt , je n'en avais pas encore pris lorsque j'ai v   la subite transmutation. Je tirai vingt fois le lingot & la petite boîte : ces réalités très-palpables ,

& la santé dont je jouissais, ne me permettaient plus de douter d'une vérité incontestable, quoiqu'elle me parût incompréhensible. Ces réflexions me conduisirent à d'autres, & je m'endormis.

Jamais mon repos ne fut si pur & si tranquille; il m'avait encore donné de nouvelles forces. Je me hâtai à mon réveil de chercher mon or & ma poudre de projection. Je trouvai tout dans le même état, & je descendis précipitamment chez ma mère. Je lui racontai tout ce qui m'était arrivé la veille: son premier mouvement fut celui de la joie que lui donnait le retour de ma santé. Le second fut la crainte que le Diable n'eût un peu de part à tout cela. Ses raison-

nemens là-dessus & d'anciens contes , où elle puisait des exemples semblables , me firent rire. Le Pere de M*** entra ; elle m'ordonna sur le champ de recommencer devant lui ma narration , pour qu'il pût juger si ma guérison était bien légitime. Le Pere prit d'abord les choses en plaisantant ; me dit ensuite qu'il trouvait singulier , avec l'esprit qu'il me connaissait , de me voir donner dans de pareilles absurdités ; mais lorsque je lui montrai le lingot , il me traita de visionnaire. Quoi ! lui dis-je , la santé dont je jouis est-elle aussi chimérique ? Non sans doute , répondit-il ; mais vous deviez apparemment guérir. Les maladies ont un terme , comme toutes les cho-

ses de la vie , ou peut-être c'est une grace du Seigneur , qui veut vous appeller à lui par un évenement si frappant. Ce sera ce que vous voudrez , repris-je avec une sorte d'impatience ; mais que direz-vous contre l'opération que j'ai faite moi-même , de transmuer un morceau de plomb en or , si véritable , que les Orfèvres , chez lesquels je l'ai porté , ne se sont point démentis ? Je dirai , Monsieur , répliqua-t'il froidement , que c'est un tour de Gobelet fort joli , dont on espere se dédommager amplement sur votre bourse. Mais , repris-je encore , si j'en fais l'experience sous vos yeux , quelle objection vous restera-t'il à me faire ? Oh ! pour le coup , dit-il en souriant ,

il ne m'en restera point ; mais *hic opus, hic labor est.* Hé bien ! continuaï-je , vous allez donc être sans réponse.

Je fis apporter un morceau de plomb & un creuset que j'envoyai acheter. Je donnai le tout à examiner au Pere de M*** ; & lorsqu'il se fut bien assuré qu'il n'y avait aucune supercherie , je le chargeai du soin de faire fondre le métal. Pendant cette opération , à laquelle il ne se prêtait , disait-il , que par complaisance , il m'accabloit de plaisanteries ; ma mere priait Dieu avec ferveur pour qu'elle réussit ; & soit par malice , soit par goût pour la nouveauté , qui trouve toujours des protecteurs , sur-tout parmi les

femmes, elle désirait que le Jésuite fût confondu.

Ce spectacle aurait pu m'amuser, si les discours du Pere n'eussent jeté de l'incertitude dans mon esprit, malgré tant de motifs de sécurité. Tandis que chacun de nous trois faisait un personnage différent, le plomb fondit ; j'y mêlai la poudre : elle fit son effet. Nous cassâmes ensuite le creuset, & nous trouvâmes à ma satisfaction, & au grand étonnement de Madame de Mircourt & du Pere de M***, un morceau d'or à peu près du même poids que le plomb.

Le Jésuite resta déconcerté. Je lui rendis alors toutes les plaisanteries que j'en avais reçu : sa seule ressource fut dans l'essai. L'Inten-

dant de la maison fut chargé de le porter à la Monnoye même. Il en revint bien-tôt avec la plus entière conviction. Ma mère l'attendait avec un mélange de crainte & de joie. Le Pere ne sachant plus quelle contenance tenir , fut obligé de se soumettre à la preuve qu'il venait de recevoir. Il eut le bon esprit de rassurer Madame de Mircourt , qui soupçonnait encore l'art magique d'entrer dans ce prodige , & me pria instamment de le mener chez mon Philosophe. Je balançai ; ma mère parut le souhaiter , & m'en pressa : elle espérait que nous pourrions l'engager même à venir chez elle. Je fortis avec le Jésuite : nous allâmes à l'endroit où j'avais été la veille.

Une vieille femme qui vint nous ouvrir, nous dit que le Locataire que nous demandions était sorti dès le matin, en lui faisant présent des meubles qu'il laissait dans sa maison, où il ne comptait plus revenir. Il ne tient qu'à vous, Messieurs, ajouta-t'elle, de vous en convaincre. Nous montâmes en effet à son appartement : il était ouvert, ainsi que son laboratoire. Nous y trouvâmes encore les fourneaux, les creusets, & jusqu'aux morceaux de ceux que j'avais cassé.

Après avoir fait inutilement quelques questions à la Vieille, nous nous en revînmes ; le Pere de M***, très-fâché, & moi désespéré de ne scavoir où retrouver un homme, pour lequel je sentais cette

sorte d'attachement, qu'inspire la vénération.

Le dîné se passa à chercher des expédiens pour découvrir sa retraite. Le Pere de M*** promit de faire toutes les perquisitions nécessaires; &, contre l'usage des Jésuites, assura positivement qu'il y réussirait, à moins que cet homme n'eût aussi le secret de se rendre invisible. En effet, si toute la Société avait pris cette affaire avec la même chaleur, mon pauvre Philosophe n'aurait guères eu que cette ressource pour échapper à ses recherches.

Les promesses du confiant Directeur, tranquilliserent Madame de Mircourt. N'avez-vous rien à faire cette après-dînée, lui dit-elle en

quittant la table? Non, Madame, répondit-il; je vous en avais consacré la plus grande partie. J'en suis enchantée, reprit-elle: je vais sortir pour quelque chose d'important, je reviendrai bien-tôt. Je vous laisse le Chevalier, il vous tiendra compagnie jusqu'à mon retour. J'ai à vous parler. Non, Madame, répliqua le Père assez embarrassé; j'irai faire une visite à Madame D..., qu'il y a trois jours que je n'ai vue; & je me rendrai chez vous à l'heure que vous y rentrerez. Je pourrais gêner Monsieur le Chevalier dans ses.... vous ne le gênerez point, j'en suis sûre, interrompit ma mère; là-dessus elle lui dit quelques mots à voix basse, & nous laissa ensemble.

L'évenement du jour fut d'abord le sujet de la conversation. Plus j'examine ce phénomene, me dit-il, après en avoir raisonné quelque tems, plus j'y reconnais les traits de la Providence à laquelle rien ne résiste. Il ne fallait sans doute pas moins qu'une espece de miracle, pour vous ramener à des idées que tant d'accidens ont écartées. Dieu vous a rendu la santé, Monsieur ; mais il ne vous l'a rendue d'une maniere si subite & si éclatante, que pour vous engager par un retour sur vous-même, & par un juste mouvement de reconnaissance envers lui, à vous dévouer à son culte.

La mort d'un pere, qui aurait pu vous soutenir dans le Service

en sacrifiant son aisance à sa tendresse pour vous , s'il eût vêcu : Madame de Mircourt , réduite par les Loix à son patrimoine aussi médiocre que son douaire ; un frere , échappé d'une maladie qui semblait incurable ; une fortune au-dessous même de la médiocrité , relativement à votre naissance , & qu'aucun évenement ne paraît de si-tôt pouvoir changer ; de l'esprit , des connaissances ; tout enfin , jusqu'au tems que vous avez perdu , doit vous décider en faveur de l'état Ecclésiaistique .

Quoi ! mon Pere , lui répondis-je , croyez-vous donc qu'avec de la valeur , du zèle & de l'application , je ne puise plus esperer de faire mon chemin dans le Service ?

Combien de gens sont parvenus aux premiers grades , après avoir commencé plus tard que moi ! & combien de ceux-là ont échoués , interrompit-il ? D'ailleurs , l'Etat est si surchargé aujourd'hui de gens que la politique ordonne de placer , qu'à peine reste-t'il quelque chose pour le mérite ou ses récompenses : sans cela il y aurait peut-être en France trop de bons Généraux ; au moyen de cette conduite , elle n'en a jamais que ce qui lui est nécessaire. Il ne faut pas vous flater , Monsieur ; ce n'est plus seulement le sang versé pour la Patrie qui conduit aux honneurs. Quand par un hazard difficile à prévoir , vous y pourriez parvenir ; qu'est-ce que des honneurs qui languissent dans

la pauvreté , & la rendent encore plus à charge ?

Mon Pere, repris-je, cette pauvreté n'est-elle pas un titre de plus ? Je la trouve d'autant plus honorable , qu'en pareil cas celui qu'on y abandonne , n'est pas celui qui doit en rougir. Voilà qui est fort bien , répliqua-t'il , pour ceux qui , par une espèce d'aveuglement , semblent ne vivre que dans la postérité. Cela serait fort bon , si les besoins journaliers ne ramenaient pas sans cesse ces Fanatiques , de l'avenir où ils se transportent , au présent qu'ils négligent & qui ne les embarrasse que trop. Et croyez-vous , lui dis-je , qu'il faille moins de fanatisme pour embrasser un état , qui contredit tous les penchans , sans qu'il en

dédommage autrement que par la fortune qu'il procure , & qui , dans les vrais principes , cesse d'être un avantage par l'usage que ces principes même prescrivent d'en faire . Ainsi cette fortune ne semble tirer de l'obscurité ceux qu'elle favorise , que pour les replonger dans un véritable néant . Supposons que le fanatisme entre dans le choix de l'un des deux partis , ne vaut-il pas mieux se livrer à celui qui conduit à la gloire , à la vérité sans opulence , mais aussi sans danger pour la probité , & par la route d'une liberté honête & naturelle , qu'à celui qui prive de cette liberté innocente en elle-même , qui mene rarement à la fortune sans émousser la délicatesse , & dans lequel on ne

ne jouit pas toujours de cette fortune sans trouble & sans amertume ? Entre servir sa Patrie ou la tromper ; le choix d'un homme qui pense est bien-tôt fait. Et lorsqu'il en peut couturer l'innocence avec la liberté , c'est payer trop cher des biens que l'excès seul de nos faiblesses apprécie.

Quoi ! Monsieur , reprit le Pere de M***, n'est-ce donc pas servir votre Patrie , que de consacrer vos jours à l'éclairer & à la diriger sur ce qu'il y a de plus intéressant pour les hommes ? Mon Pere , interrompis-je , il ne suffit pas , pour les persuader , de leur dicter assidument la morale la plus pure , si les mœurs ne leur donnent l'exemple en même-tems qu'ils reçoivent le

II. Partie.

E

précepte, & ne leur prouvent qu'on peut l'exécuter : sans quoi ce n'est plus les diriger , c'est les maîtriser ; c'est un abus de l'autorité que Dieu a confié à ses Ministres , à condition de s'en servir avec ménagement , & de se rendre , par la conduite la plus irréprochable , dignes de l'exercer. Mais alors on acquiert les moyens de jouir aux dépens des jouissances mêmes. Peut-on de sang froid embrasser un état où il n'est point de milieu entre le sacrifice de son Etre & celui de ses remords ? Dans lequel , si l'on ne mérite pas l'admiration , on mérite le plus grand mépris ; dans lequel enfin , si l'on cesse un instant d'être plus que vertueux , on devient plus que coupable ?

Cette sévérité , reprit - il avec douceur , est une extension du précepte , plus dangereuse encore que trop de relâchement . Dieu nous a créés faibles pour nous rendre plus dépendans de sa miséricorde & nous en laisser le besoin continuell . Ce Dieu n'est point armé des foudres de sa vengeance : ce serait même l'offenser que de le peindre tel . C'est un Maître , il est vrai ; mais un Maître aimable , toujours porté à la clémence .

Fort bien , repris - je ; mais comment accorderez - vous cet excès de clémence qui pardonne tout , avec une justice , qui doit punir tout ce qui est punissable ? Cette question nous menerait trop loin , me dit - il ; d'ailleurs , vous la trouverez

éclaircie dans un de nos meilleurs Théologiens. A la bonne heure , ajoutai-je ; mais au moins vous convenez , mon Pere , qu'il faut aimer Dieu avec cette ferveur qui triomphe de tous les penchans de la Nature , en nous tenant , pour ainsi dire , dans une contemplation perpétuelle. Ce serait-là sans doute l'état de perfection , répliqua-t'il ; mais il n'est pas exigé , à beaucoup près ; & nos Peres ont décidé que l'amour de Dieu n'était pas absolument essentiel au salut ; que cet amour est une grace particulière de l'Etre suprême , qu'il accorde ou refuse , quand & à qui il lui plaît , & que le desir de l'acquerir suffit. Au reste , continua-t'il , la Doctrine est susceptible de

distinctions , qui en rendent la pratique aisée , & sans lesquelles elle deviendrait impossible. Le grand point , Monsieur , est d'éviter le scandale dans quelqu'état que ce soit. Le scandale est le plus grand crime aux yeux du souverain Juge de nos actions.

Quoi ! mon Pere , interrompis-je ; ceux qui , dépositaires des Mysteres les plus saints , deviennent les organes sacrés du Tout-puissant , peuvent , selon vous , se permettre les mêmes faiblesses que les autres hommes ? ... Pourvu , continua-t'il , qu'ils n'en ayent d'autres témoins qu'eux-mêmes : alors par une abstraction simultanée de leurs engagemens , ils se dépouillent , pour ainsi dire , de leur état ,

& ne pechent plus que comme les hommes libres. Dieu leur pardonne à ce titre , ce qu'il ne leur pardonnerait pas comme Ministres de ses Autels. C'est-à-dire , répliquai - je en fouriant , qu'un Ecclésiastique peut faire dormir son caractère pour mettre sa conscience en repos , à peu près comme les pauvres Gentils-hommes , font dormir leur noblesse dans certaines Provinces , pour gagner leur vie par des travaux qui les dégraderaient sans cette précaution. C'est à peu près cela , dit le Jésuite embarrassé. Voilà qui me paraît très-ingénieux , repris-je ; & sans doute , Dieu n'a pas manqué de sceller son consentement à cette distinction salutaire du sceau de la révélation. Il faut

convenir que les premiers Peres de l'Eglise étaient de grandes dupes.

C'est autre chose , répliqua-t'il , en s'appercevant qu'il s'était un peu trop avancé. Je n'entends parler que de ces plaisirs honnêtes , qui ne peuvent souiller l'âme que par des intentions criminelles , & qui n'ont en eux-mêmes rien de contraire à la pureté Chrétienne ; & détournant adroitement la question que j'allais lui faire sur les espèces de plaisirs permis , & jusqu'où cette ingénieuse distinction pouvait s'étendre ; le plaisir , continua-t'il , est un dédommagement que la Sagesse suprême a donné aux hommes pour les indemniser des misères de leur être. Pourquoи ne participerions-nous pas à ce bienfait ,

puisque nous sommes assujettis aux mêmes faiblesses ? Il y a plus : c'est envain qu'on cherche le plaisir dans le monde , on n'y trouve que son phantom , & souvent les remords. Ce n'est que dans la retraite qu'une Philosophie économe & prudente peut le développer. C'est-là qu'il jouit de lui-même , ainsi que la vertu , dans le silence & le repos.

Quand il serait vrai , interrompis-je , que les Ecclésiastiques auraient à cet égard un privilége exclusif , pensez-vous qu'on puisse s'y associer , lorsqu'on a une répugnance invincible pour cet état ? Lorsqu'il est question de prendre un parti , répondit-il , notre choix dépend du tableau que nous nous formons des différens objets sur lesquels il

nous faut choisir. Je ne sc̄ais s'il y a jamais eu de véritables vocations; mais je sc̄ais qu'il n'y en a presque plus. C'est un mot vuide de sens qu'on laisse subsister par respect humain, & en faveur de la ressource dont il est souvent dans les familles. Après tout, il est assez indif- f̄erent à la Société que le fils d'un Artisan vive dans l'aisance du bien de l'Eglise; il ne lui faut qu'une place, n'importe à quel rang. Au contraire, un homme comme vous doit en avoir un dans le monde; c'est la convenance seule qui en détermine le choix, & non le pré- jugé, qui céde aux intérêts des Grands, ainsi qu'aux grands intérêts. Faut-il vous en dire davantage? Quel autre état peut satis-

faire mieux l'ambition d'un Particulier ? Compterez-vous pour rien l'indépendance dont il jouit ? Faites-y réflexion , vous verrez que c'est le seul ordre du Royaume qui se soit soutenu malgré les atteintes qu'on a voulu lui porter. Voyez dans tous les tems l'Eglise sortir triomphante des efforts réitérés qu'on a fait pour l'accabler. En vain des Empereurs Romains s'efforcerent-ils de la noyer dans le sang des Fidèles. L'Héroïsme , autrefois la passion des peuples d'Italie , anéanti depuis par le luxe & la mollesse , se retrouva dans des gens qui mettaient leur gloire à braver les supplices & la mort pour une Religion dont ils n'étaient pas encore instruits. Ces victimes , sa-

erifiées à la politique , furent autant de degrés dont l'Eglise profita pour monter au faîte de grandeur & de puissance auquel elle est parvenue. Elle eut bien quelques traverses à essuyer ; mais le grand Constantin (1) se fit une politique contraire à celle de ses Prédécessseurs ; & c'est à cette époque qu'on peut fixer les commencemens de cet édifice qui bien-tôt , ajoutai-je en l'interrompant , écrafa ses Architectes.

En effet , Théodore (2) sacrifiant l'orgueil du Trône à la vanité d'un Evêque de Milan , semblait avoir

(1) Dumase , dans la Vie de Marcellle.

(2) Voyez le Jugement de Thomas Erasme sur cette action. Rodolphe Hospinianan , liv. 20. chapitre 1. de l'origine & de l'abus des Temples.

porté les derniers coups à la Puissance souveraine ; mais , mon Pere, les Arius , les Nestorius , les Eutiches , &c. vinrent ensuite enlever aux Ministres ambitieux de l'Eglise , une partie de ce pouvoir excessif dont ils jouissaient : il ne tint à rien qu'ils n'en fussent totalement dépouillés.

Monsieur , reprit le Pere de M*** , ces esprits ardens dont vous parlez , faits pour changer la face des Empires , eussent été trop dangereux , s'ils se fussent exercé sur d'autres objets : ils eussent été factieux , on aima mieux qu'ils fussent hérétiques. Croyez-vous que Léon l'Isaurien (1) & Ezydès , Roi

(1) Voyez Théophane & Paul Diacre 21.

des Arabes , n'eussent pas fait trembler l'Occident , si la fureur inutile de briser des Images ne leur eût fait perdre de vûe l'intérêt de briser des Sceptres ? Mais tout cela fut de peu de durée. L'Eglise reprit sa supériorité.... Oui , interrompis-je encore , en s'endormant pendant douze siècles dans le berceau de l'ignorance. Dans cet intervalle cependant , Abaillard (1) suscita de nouvelles querelles d'autant plus dangereuses , qu'elles paraissaient fondées sur la raison. Que leur peu de succès vous détrompe , Monsieur le Chevalier , répondit le Pere , ne fçavez-vous pas que

(1) Voyez les Ecrits d'Abaillard & d'Arnold de Bresce.

Saint Bernard éteignit bien-tôt la fausse lumiere de ce flambeau de l'erreur. Ce Docteur, que l'Eglise a appellé par excellence *Doctor melliti flumen*, en alliant la douceur & la force, sut conjurer l'orage ; l'Hérésiarque vaincu alla dans un Cloître expier la honte de sa défaite. Eh ! comment Saint Bernard n'aurait-il pas réussi, lui qui triompha en tant d'occasions essentielles pour la France, d'un des plus grands Ministres qu'elle eût alors ? Oui, Monsieur, regardez l'état Ecclésiastique dans tous les âges, vous le verrez toujours combattre avec avantage ses Ennemis les plus redoutables, & lui seul conserver tous ses priviléges. Eh ! mon Pere, répliquai-je, oubliez-vous les at-

teintes que lui ont porté, dans les siècles derniers, Luther, Calvin, Zwingle, Ecolompage, Faustus Socinus, après lui Bayle & tant d'autres. Les Dogmes des trois premiers lui ont enlevé les deux tiers de l'Europe? Je l'avoue, Monsieur, me dit-il ; mais Dieu suscita alors contre eux deux Athlètes de sa foi, pour être le modèle & l'exemple des vertus ; Ignace, notre Fondateur, qui terrassait par lui ou par ses enfans ces redoutables Adversaires de l'Eglise, tandis que Xavier son Compagnon, l'Apôtre des Indes, arborait dans des Contrées barbares l'étendard de la Croix, & mettait sous le joug heureux du Rédempteur un nombre innombrable de Nations. Ainsi la

foi regagnait dans les Indes beaucoup plus qu'elle ne perdait en Europe. Depuis ce tems les différentes Sectes n'ont plus tant empiété sur l'autorité Ecclésiaistique. Eh ! que peuvent, après tout, ces Novateurs contre des vérités reconnues & consacrées depuis tant de siècles ? Est-ce par des raisonnemens subtils ou faux ? est-ce par des plaisanteries amères qu'on parvient à détruire des Dogmes scellés ; du caractère de la Divinité ? Dieu défendra toujours son Eglise, Monsieur ; il l'a promis , & ses promesses ne seront pas vaines : attaquer ses droits , c'est violer les principes les plus sacrés.

Cependant , ajoutai-je , ce n'est pas tout-à-fait ainsi qu'ont pensé les

les Paschals , les Arnaulds , les Nicoles , &c. Ah ! Monsieur le Chevalier , interrompit - il , de quels gens parlez - vous là ? Pestes plus dangereuses mille fois que les Luthers & les Calvins ! Que devenait l'Eglise sans notre Société , toujours attentive à prévenir les coups qu'on lui porte , ou à en réparer les effets !

Vous m'étonnez , mon Pere , repris - je : il me semble qu'aucun de vous n'a entrepris de répondre aux Lettres Provinciales , au Traité de la Probabilité , &c. nous nous en sommes bien gardés , répondit - il : nous défendre eût été immortaliser un Ouvrage qu'il nous importait de faire tomber , & qui , malgré nos soins , n'est pas encore

dans l'oubli. C'en était fait de l'Eglise, vous dis-je, Monsieur. Cet édifice ouvert de tous côtés, était prêt à s'écrouler entièrement, si la Puissance divine n'eût inspiré à notre Société le courage de le soutenir en combattant derrière ses murs. C'est-à-dire, répliquai-je en riant, que vous avez combattu, derrière la décoration, pour vos propres intérêts. Là-dessus Madame de Mircourt rentra. Elle interrompit notre conversation, qui commençait à embarrasser furieusement le Jésuite : elle le prit en particulier, & je les laissai ensemble pour aller rêver dans ma chambre aux moyens de retrouver mon Philosophe.

Je fis quelques démarches, mais

inutilement ; & je perdis toute es-
perance à cet égard. Cependant
ma mère , à qui le Père de M***
s'était vanté de m'avoir ébranlé ,
me parlait sans cesse de la nécessité
de prendre un parti , & des avan-
tages de l'état Ecclésiastique pour
moi & pour les miens.

Rien n'est si embarrassant qu'une
femme qui désire ardemment quel-
que chose , lorsqu'on n'est pas dans
l'intention d'y souscrire. On dit des
raisons à un homme ; & s'il insiste
une seconde fois , du moins il s'en
tient-là ; mais l'esprit d'une femme
se replie , se retourne de cent ma-
nieres , & souvent obtient par im-
portunité ce qu'on lui refuse avec
justice. J'en demande pardon à
ma mère ; mais elle était femme à

cet égard , & peut-être plus qu'une autre.

* Je ne pouvais la voir sans qu'elle ramenât la conversation sur cet article. Je ne scavais plus comment échapper , à moins que de la fuir, lorsqu'un jour mon frere arriva au moment que nous ne l'attendions pas.

Son retour suspendit l'espece de persécution exercée contre moi. Ma mere , toute occupée de la joye de revoir un fils qu'elle aimait , & qu'elle avait si long-tems craint de perdre , me laissa plus tranquille. Mon frere était un fort honnête homme : quelques actions d'éclat & quelques connaissances dans l'Art Militaire , lui avaient acquis une assez grande réputation.

Alors, comme aujourd'hui ; il c'était la mode d'être brave ; mais ce ne l'était pas encore de s'ériger en réformateur des exercices & des manœuvres de la Guerre. Les Officiers travaillaient laborieusement pour s'en instruire ; mais tous n'avaient pas au grand jour les premiers fruits de leur étude, à titre de préceptes incontestables. L'application à son métier n'était pas moins générale qu'à-présent ; mais il ne suffisait pas de copier ce qui a été dit tant de fois sur cette science pour se croire un Auteur imposant. Aussi lorsque quelqu'un osait écrire les découvertes ou les réflexions qu'il avait faites, la Cour se donnait la peine d'examiner l'Ouvrage : il ne se trouvait pas confondu dans une

foulé importune. On ne méritait pas peut-être ses lumières plus à profit ; mais du moins on lui accordait d'autres distinctions, d'autres récompenses que celles d'un mot obligeant, qui ne paye que l'humour - propre de ce qu'en effet lui seul a souvent produit.

Mon frère reçut le prix de son zèle & de son travail ; il avait obtenu des regards, des pensions &c dans petit Gouvernement. Il était naturellement froid ; son goût pour l'étude & sa mauvaise santé, l'avaient rendu d'un sérieux dont l'abord était difficile à soutenir ; on l'accusait même de prendre facilement de l'humour. Je ne l'ignorais pas, & j'avais pour lui un mélange de respect & de crainte, qui ref-

serrait les témoignages de ma tendresse.

J'allai cependant, à son arrivée, me jeter dans ses bras avec cette vivacité qu'on attribue à la force du sang. Je ne m'attendais pas à l'accueil tendre qu'il me fit. Il me combla de caresses, au point d'exciter dans le cœur de Madame de Mircourt un léger mouvement de jalouzie.

Deux mois s'écoulèrent dans des détails d'affaires, & dans les apprêts de l'équipage de mon frère pour la Guerre qui venait de se déclarer. Lorsque tout fut arrangé, ma mère recommença ses persécutions à mon égard ; elles devinrent si vives, que je résolus de m'en ouvrir à mon frère, & de le prier

de me tirer d'embarras. Je lui racontai exactement tout ce qui s'était passé : je lui avouai la répugnance invincible que je me sentais pour l'état qu'on voulait me faire embrasser. Cet état , me dit-il , est sans doute la route la plus sûre pour faire votre fortune ; mais puisque cela est ainsi , il n'y faut plus penser. Chaque profession a des devoirs , & ces devoirs exigent des vertus d'état. On les remplit mal , lorsque l'inclination y est contraire : il ne vous reste que le parti des armes ; car encore faut-il faire quelque chose. Oui , sans doute , lui dis-je ; & c'est le seul que j'embrasserai avec plaisir. Il ne faut point vous tromper, mon cher Chevalier , ajouta-t'il ; la Guerre est

à la fois une science & un métier difficile, pour lesquels il faut non-seulement des dispositions, mais encore une véritable passion ; c'est se soumettre à une subordination perpétuelle, qui souvent par les caprices ou l'ignorance des Chefs, devient révoltante ; c'est braver des fatigues énormes & des périls évidens auxquels on expose quelquefois les troupes, sans nécessité ; c'est s'armer contre l'oubli de la Cour, rarement bien informée du mérite de chaque Officier, & contre l'envie équivoque qui régne dans les Corps, comme partout ailleurs. Il faut donc une soumission noble qui ne représente guères & ne murmure jamais, une valeur à toute épreuve, un zèle

que rien n'arrête , si ce n'est l'attention de ne pas empiéter sur les fonctions de ses Camarades ; ou si l'on est obligé de faire leur besogne , que ce soit de maniere à leur en laisser tout l'honneur. Il faut une application continue , & rapporter au soin de s'instruire jusqu'aux choses qui paraissent les plus indifférentes. Il faut un mépris constant pour la fortune , ainsi que pour la vie , & ne conserver de desir que pour la gloire. Il faut avec beaucoup de vertus guerrieres , que la modestie , la douceur , l'humanité , la candeur , la modération en soient inseparables. Un vrai Militaire n'est autre chose qu'un Philosophe courageux , qui s'abandonne sans réserve à l'amour

de sa Patrie & de son Roi.

Quand vous possederiez un assemblage si rare de tant de qualités solides & brillantes , il ne serait pas sûr encore que vous arrivassiez aux honneurs ; & sans jouer sur le mot , l'honneur n'y conduit pas toujours ; mais vous obtiendrez l'estime & la considération générale , vous vous ferez de vrais amis ; s'il en est quelque part , c'est dans les troupes . Vous aurez les vœux de l'armée entière , qui chantera vos louanges , qui répetera sans cesse à la Ville , à la Cour , chez le Ministre & par-tout , peut-être inutilement , que vous avez du mérite ; qu'on ne peut , sans injustice , vous refuser des graces accordées à tant d'autres moins

dignes que vous de les obtenir. Voilà , mon cher Chevalier , le tableau sincere & racourci de l'homme de guerre & celui de son état. Cependant , comme sur deux mille , dix s'avancent. Etant à force de vertus dans le nombre des deux mille , vous pourrez avec un peu de bonheur , vous trouver dans le nombre des dix que l'on en tire. Faites-y bien vos réflexions ; si vous persistez dans votre choix , je vous offre tout ce qui dépend de moi. Il vaque une Aide-Majorité dans mon Régiment , je vous la ferai avoir : nous vivrons ensemble ; & si vous voulez être sage , vous ne vous appercevrez pas de la médiocrité de notre fortune. Mes réflexions sont toutes

faites , m'écriai-je , en me jettant à son cou. Les larmes que m'arrachent la reconnaissance & la joie , vous en sont de sûrs garants. Je vous suivrai par-tout , & je ne me conduirai que par vos conseils ; mais ma mere m'embarrasse.

— Je me charge de tout , répondit-il ; préparez - vous seulement à partir avec moi , & soyez tranquille sur le reste. J'irai demain à Versailles demander pour vous au Ministre la place que je vous destine : je me flatte qu'il ne m'en refusera pas l'agrément ; & lorsqu'il n'y aura plus moyen de s'en dédire , je parlerai à Madame de Mircourt.

Que ne vous dois-je pas , lui dis-je en l'embrassant une seconde fois ! vous me rendez le calme le

plus doux ; vous ferez le bonheur de ma vie : eh ! comment ne serais-je pas heureux en la passant avec vous ? Qu'il m'est délicieux de trouver dans mon frere un modèle, un protecteur, un pere, un ami ! Vous ne me devez que de l'amitié, reprit-il, & non de la reconnaissance : apprenez seulement qu'il ne suffit pas d'être aimable, qu'il faut être essentiel.

Je l'éprouve bien dans ce moment, répliquai-je ; cependant il me reste une inquiétude : en prenant le parti des armes, je voudrais m'y rendre digne de vos bontés ; mais il faut tant de qualités pour s'y distinguer, que j'en désespere ; mon frere, vous serez peut-être mécontent de moi. Allez, me

dit-il en s'attendrissant, on est déjà vertueux, lorsqu'on desire de l'être. L'amour de la vertu en développe le germe, comme le zèle développe celui des talens. Ne perdez point de tems ; & si vous ne trouvez pas en moi tous les secours que je voudrais vous donner, vous trouverez toujours du moins le nécessaire & l'ami le plus tendre.

Après cette conversation, je me sentis soulagé. L'esprit en repos, je me faisais les plus riantes images de la vie que j'allais mener. Je sortis pour arranger secrètement mon départ, & pour laisser à ma joie l'instant de se moderer. Je voyais ma mere tous les jours, & je paraissais écarter plus tranquillement ses instances réitérées.

Mon frere recut un paquet de la Cour la veille du jour qu'il de-
vait partir : nous étions l'un & l'au-
tre dans la chambre de Madame
de Mircourt. Voilà , me dit-il ,
votre Commission. Prenez congé
de ma mere , & vous partirez de-
main avec moi : je me charge de
vos remercimens au Ministre.

Il serait difficile d'exprimer quel
fut l'étonnement de ma mere en
apprenant cette nouvelle. Lorsque
ses premiers mouvemens furent pas-
sés , elle dit à mon frere les choses
les plus tendres , & me fit à moi
tous les reproches qu'elle n'osait
lui faire. Elle pria , conjura mon
frere de ne lui pas enlever la seule
consolation qui lui restait. Il était
sensible , mais ferme : il s'attendrit

&

& ne céda point. Elle m'ordonna de rester avec ce ton du despotisme d'autant plus imposant dans une mère, qu'on le pardonne à sa tendresse. Je m'excusais de mon mieux ; j'étais prêt à obéir : mon frere s'en apperçut & le prit d'autorité, sous prétexte que ce serait le compromettre avec le Ministre. Madame de Mircourt souffravit enfin à ce qu'il voulut en versant un torrent de larmes, & nous partîmes le lendemain pour Landau où était son Régiment, d'où il devait se mettre en marche pour passer incessamment dans la Bohême.

Tout le monde sçait ce qui se fit dans les premières Campagnes ; d'ailleurs je ne me suis pas proposé de faire un Journal de cette Guerre.

II. Partie.

G

A l'aide des sages conseils de mon frere , & de la considération qu'on avait pour lui , j'eus le bonheur de plaire aux Officiers Généraux , & de m'attirer l'estime & l'amitié de mes Camarades. Le Régiment fut enfermé dans Prague , lorsque les Ennemis en firent le siége , & nous en sortîmes sous la conduite de Monsieur de B..... Mon frere resta à son Régiment pour quelques arrangements nécessaires , & je revins à Paris .

Le noviciat que je venais de faire , était à la vérité un peu dur ; mais je le trouvais encore mille fois plus agréable que le Séminaire le plus doux . La joie de Madame de Mircourt , q'à mon arrivée , fut si vive , qu'elle me causa de l'inquié-

tude. Mon absence semblait avoir donné de nouvelles forces à sa tendresse pour moi : elle lui fit oublier le Pere de M***, qui était tombé malade.

Une Pénitente est pour un Directeur, ce qu'est une nouvelle conquête pour ce qui s'appelle une jolie femme. Sa Révérence allarmée sortit de son lit, au risque d'une rechute, pour s'éclaircir sur une négligence qui blessait si fort les procédés d'usage. Ma présence le rassura : Il vit bien que je ne suspenserais pas long-tems la ferveur de Madame de Mircourt, & ne lui fit que de legers reproches. Ils eurent bien-tôt leur effet : ma mere reprit sa conduite ordinaire ; & moi je me livrai un peu à la so-

ciété , cependant sans donner dans la dissipation.

Un soir que j'étais rentré chez moi d'assez bonne heure , on me remit une Lettre apportée par un homme , qui n'avait rien voulu répondre à toutes les questions qu'on lui avait faites , & qui s'était contenté de dire qu'elle contenait des choses importantes : qu'on ne négligeât pas de me la donner si-tôt que je rentrerais. Je regardai la suscription & le cachet ; mais ne reconnaissant ni l'écriture ni les armes , je l'ouvris : quel fut mon étonnement , lorsque j'y lus ce qui suit !

» Vous avez pû croire , Monsieur , que je vous avais oublié.

» Cependant il n'en est rien. Je
» vous connaissais déjà ; mais je
» voulais vous connaître encore
» davantage. J'ai fçu toutes les
» démarches que vous avez fait
» pour me trouver : je les avais
» prévues ; & malgré mon inclina-
» tion , j'ai mis tous mes soins à
» les rendre inutiles. Ceci est un
» mystere impénétrable pour vous ;
» il se débrouillera peut - être un
» jour : qu'il vous suffise de fça-
» voir que c'est à votre propre
» bonheur que je sacrifie le plaisir
» que j'aurais à vous voir. J'ai ap-
» pris avec satisfaction le parti que
» vous avez pris , & les motifs qui
» vous ont déterminé : elle a re-
» doublé , lorsque j'ai fçu que par
» une conduite au-dessus de votre

» âge , vous vous étiez attiré l'estime générale. Maintenant que
» je me crois assez instruit sur votre compte pour remplir les vues
» actuelles que j'ai sur vous , il est
» temps de vous en faire part ; si la
» fortune ne vous a pas rendu justice , je veux en réparer les torts.
» Mais pour ménager votre délicatesse , & éviter les raisonnemens ordinaires du Public sur
» les transitions rapides , j'ai cru
» ne pouvoir mieux faire que de
» vous chercher un parti qui vous
» convînt à tous égards , & qui
» fut digne de partager le sort que
» je vous destine. J'espere l'avoir
» trouvé ; & je serais content de
» pouvoir unir deux personnes estimables , que l'amour condui-

» roit à la vertu par la route même,
» des plaisirs. Votre âge m'effraye-
» rait peut-être, si votre conduite
» ne me rassurait pas ; cependant,
» je serais fâché, faute d'avoir
» consulté votre goût, d'échouer
» dans mes desseins sur cet article.
» Si la personne que je vous pro-
» pose ne vous convenait pas, ce
» serait vous rendre malheureux,
» l'un & l'autre : il n'est point de
» fortune qui puisse vous dédomma-
» ger.

» Celle que je vous ai choisie a
» de la sagesse, de la naissance,
» de la beauté, de l'esprit, des par-
» lens. Remettez la Réponse à
» cette Lettre à votre porte, on
» viendra l'y chercher, & vous
» aurez bien-tôt de mes nouvelles.

» Sur-tout, gardez-moi le plus
» grand secret, & ne cherchez
» point à pénétrer tout ce que je
» parais vous cacher encore. Soyez
» sûr que vos propres intérêts m'y
» obligent.

» Adieu. Continuez de mar-
» cher dans le chemin de la vertu ;
» mais que l'approbation des hom-
» mes ne vous fasse jamais perdre
» de vue l'Etre suprême, sans le-
» quel tout le reste n'est rien. «

Je sentis la joie la plus vive en
espérant sur cette Lettre retrouver
enfin mon Philosophe. Cet espoir
me détermina à ne pas rejeter la
proposition qu'il me faisait, bien
plus que les avantages qu'il y pou-
vait attacher. Il est difficile, ré-

fléchissais-je , que tout ceci s'arrange sans entrevue & sans pour-parler. Dans les négociations nécessaires , je recevrai sans doute quelques éclaircissements sur le compte d'un homme si rare & si respectable. Je serai toujours le maître de ne rien conclure sans blesser les procédés & la reconnaissance , si le parti ne me convient pas , & je fçaurai ce que je desire si fort d'apprendre.

Cette réflexion m'empêcha de consulter Madame de Mircourt : il eût fallu attendre le Pere de M***, sans lequel elle ne pensait plus ; d'ailleurs , mon Sage me demandait le secret. Je me déterminai donc à lui faire une Réponse pleine de reconnaissance & de re-

proches tendres , sur ce qu'il se dérobait à mes empressemens avec une obstination qui m'était injurieuse : je lui offrais toutes les sûretés possibles , & les engagemens les plus sacrés , s'il daignait se confier à ma foi. Je le conjurais , si en effet il était content de moi , de me permettre de le voir au moins encore une fois , pour que ses conseils me rendissent plus digne de ses bontés. J'acceptais ses offres généreuses , en me réservant néanmoins la faculté de n'y pas souffrir , si par un caprice imprévu du hazard la personne , dont il était question , n'obtenait pas les suffrages de ma famille , à laquelle suivant ses intentions je n'avais encore rien dit.

Je passai la nuit dans une assez grande agitation. Le lendemain, mon premier soin fut de relire sa Lettre & la mienne que je fermai. Je recommandai au Suisse de la donner à l'homme qui la viendrait prendre. J'eus vingt fois le desir de le faire suivre ; mais je songeai que c'était une trahison de dérober le secret à quelqu'un qui veut le garder , presqu'égale à celle de le révéler lorsqu'il nous le confie : que mon Philosophe pouvait être instruit de mes tentatives , & qu'elles me seraient sans doute inutiles.

Ces réflexions m'arrêtèrent , & ma délicatesse l'emporta sur ma curiosité. Je résolus d'accompagner Madame de Mircourt l'après-midi dans quelques visites qu'elle devait

faire dans ma famille. Je montai en carrosse avec elle. A peine fus-je sorti, que le discret Commissionnaire vint chercher ma Réponse. Plusieurs jours se passèrent sans que je reçusse aucune nouvelle. Je commençais à m'en inquiéter, lorsque je reçus un paquet qui contenait une Lettre pour la Supérieure de P. R. avec un billet qui m'instruisait de ce que je devais faire. On me donnait un mois pour lier connaissance avec la personne que j'y verrais, & pour examiner si nous nous conviendrions.

J'allai dès l'après-midi à ce Couvent. Je demandai Madame d'A... la Supérieure ; je lui remis la Lettre qui lui était adressée. Après les politesses d'usage, elle me quitta

en me priant de l'attendre. Elle revint bien-tôt suivie d'une jeune personne d'une figure noble & touchante. Elle était mise assez simplement ; mais la modestie de son ajustement ne prouvait que mieux qu'elle n'avait pas besoin de parure. La Supérieure resta avec elle au parloir , & engagea la conversation de maniere que la jeune personne pût y prendre part. Je lui fis aussi des questions auxquelles elle répondit avec esprit , avec dignité , & même avec enjouement.

Ma visite dura près de deux heures ; la Supérieure m'en avertit avant que je m'en fusse apperçu. Je lui en fis des excuses obligeantes ; je demandai la permission de revenir ; je l'obtins sans peine.

Madame d'A.... me dit les heures qui lui seraient les plus commodes, & je sortis aussi enchanté qu'on le peut être lorsqu'on n'est point amoureux.

J'allai voir Mademoiselle de B... avec assiduité pendant le mois qui m'était donné pour me déterminer. Je lui découvrais tous les jours de nouvelles qualités dans le caractère , de nouveaux agréments dans l'esprit , & de nouvelles graces dans la figure : je finis par m'y attacher. Cependant , par une bizarrerie dont je ne puis comprendre la cause , en trouvant en elle tout ce qu'il faut pour inspirer une passion violente , l'amitié fut l'unique sentiment qu'elle m'inspira. Il est vrai que cette amitié avait toute la force

de l'amour ; mais elle n'entraînait pas ce délire , cette yvresse qui en forment les délices , & qui en font désirer jusqu'aux tourmens. Mademoiselle de R.... me forçait à me rendre compte des motifs de mon attachement : j'aurais voulu raisonnement moins , & l'aimer davantage.

Un billet que je reçus m'annonça que le terme prescrit était expiré. Les informations n'avaient pas été difficiles. Ses parens étaient connus. Quoiqu'il y eût de grands biens dans sa maison , la branche dont elle sortait n'était rien moins que riche ; mais c'était là le plus petit obstacle. Je me déterminai à accepter le parti , si ma famille y consentait. On ne me permit pas

encore de lui en faire des ouvertures jusqu'à de nouvelles instructions. Plusieurs jours s'écoulerent sans que j'entendisse parler de rien, pendant lesquels mon frère arriva.

Lorsqu'il fut débarrassé des premiers soins & de ses premiers devoirs, je lui racontai tout ce qui s'était passé depuis mon retour à Paris. J'avais en lui une confiance trop méritée pour lui cacher quelque chose. Pendant que nous en raisonnions ensemble, on vint me dire qu'une personne demandait à me parler. Je trouvai dans l'antichambre un homme que je ne connaissais point. Il me demanda mon nom ; & lorsqu'il s'en fut assuré, il me remit un paquet, & s'en alla sans attendre ma réponse.

Cette

Cette conduite mystérieuse me fit juger que c'était des nouvelles de mon Philosophe. Je rentrai chez mon frere ; j'ouvris le paquet avec précipitation ; j'y trouvai pour sept cent cinquante mille livres de billets sur les Fermes , & une Lettre , par laquelle il m'en désignait l'emploi. Cinquante mille francs étaient destinés à acheter le Régiment de mon frere , lorsqu'il serait fait Officier Général. Cent mille francs devaient être employés aux frais de Nôces & à l'arrangement de mes affaires. Le reste devait servir à l'achat d'une Terre. Il ne m'en envoyait pas davantage , disait-il , de crainte qu'une plus grande fortune ne pût m'égarer un jour , ajoutant que ceci devait me suffire

II. Partie.

H *

pour vivre avec décence selon mon état ; mais qu'il se réservait le plaisir de me donner de nouvelles preuves de son estime & de son amitié , si ma conduite & les circonstances l'y engageaient. Il me permettait enfin de demander l'agrément de ma famille ; & m'apprenait que les parens de Mademoiselle de R.... déjà prévenus , étaient disposés à m'accorder le leur.

Je fis lire cette Lettre à mon frere. Sa joye égalait sa surprise : pour la premiere fois je le vis sortir de son assiette ordinaire. Nous allâmes aux Fermes vérifier les billets ; ils se trouverent en bonne forme : nous revînmes sur le champ en parler à Madame de Mircourt , qui crut d'abord que c'était une

plaisanterie : il ne fut pas difficile de la convaincre. Elle voulut aller à l'instant même à P. R. voir Mademoiselle de R... dont elle connaît la famille. Le Pere de M*** s'offrit à l'accompagner ; & nous l'y suivîmes mon frère & moi.

Mademoiselle de R... eut d'autant moins de peine à gagner les bonnes grâces de Madame de Mircourt , qu'elle eut le bonheur de plaire à sa Révérence. Il fut résolu que le lendemain on en ferait la demande. Tout étant convenu de part & d'autre sans difficulté , mon frère partit pour Versailles demander au Roi son agrément , & solliciter pour moi celui de son Régiment , qui devenait vacant par la promotion qu'on allait faire. Il ob-

116 LE ROMAN DU JOUR.

tint l'un & l'autre : mon mariage fut terminé. L'estime & l'amitié avaient commencé notre union : l'amour, contre l'ordinaire, en a resserré les noeuds ; je trouve dans ma femme une maîtresse tendre, & une amie fidelle. Nous jouissons d'une fortune considérable que les bienfaits de mon Philosophe augmentent tous les jours ; & je me croirais parfaitement heureux, s'il ne se dérobait pas sans cesse à ma reconnaissance.

Fin de la II. & dernière Partie.

